

THÉORIES MÉTAÉTHIQUES ET MOTIVATION MORALE

David FURRER

Titulaire d'un Baccalauréat de Science politique de l'Université de Genève depuis 2008. Il poursuit actuellement ses études (Baccalauréat de Philosophie et Maitrise de Théorie politique).

Dans le débat métaéthique, la mobilisation de la théorie de la motivation morale constitue un argument incontournable des non-cognitivistes. C'est un argument qui fait appel à la fois à la théorie humienne de l'explication des actions et à l'internalisme. On introduira en premier lieu les notions indispensables à la bonne compréhension du problème. On présentera ensuite l'argument non-cognitivistique en question, ainsi que certaines des critiques qui lui ont été apportées. Enfin, on esquissera une évaluation de ces critiques.

Avant de plonger au cœur de l'intrigue, il convient de planter son décor et de présenter ses personnages. Non-cognitivisme moral, réalisme moral, théorie de la motivation morale, théorie humienne de l'explication des actions, internalisme et externalisme peuvent tous être assez hermétiques d'apparence. Après avoir présenté le contexte général de l'enjeu discuté, on commencera donc par clarifier ces notions.

Le contexte est simple : les philosophes se battent pour déterminer la *nature des jugements moraux*. Certains pensent que ce sont des croyances portant sur le monde et donc capables d'être vraies ou fausses selon qu'elles correspondent ou non à la réalité du monde. D'autres pensent que ce ne sont pas des croyances, que ce sont plutôt des attitudes, l'expression d'émotions, des prescriptions, etc., qui ne portent sur rien de réel et ne sont donc pas susceptibles d'être vraies ou fausses. En suivant David McNaughton (1988 : 1), nous appellerons les premiers *réalistes* et les seconds *non-cognitivistes*.

La distinction reprise ici pose cependant un problème qui demande clarification. Il paraîtrait en effet plus naturel d'opposer réalisme et non-réalisme, cognitivisme et non-cognitivisme, afin de s'épargner de longues réflexions sur l'exhaustivité de la distinction proposée. L'usage voudrait en effet que le réalisme moral soit plutôt une thèse ontologique (i.e. portant sur l'existence de faits moraux) et le non-cognitivisme une thèse épistémologique (i.e. portant sur la modalité du savoir moral). Quoi qu'il en soit, il faut surtout être clair quant à l'emploi que l'on fait des termes. C'est la raison de la section qui suit.

RÉALISME ET NON-COGNITIVISME

Pour bien comprendre ces deux positions métaéthiques, allons voir de plus près en quoi elles consistent. On peut subdiviser le réalisme moral tel qu'il est introduit par McNaughton (*ibid.* : 7) et le présenter comme la conjonction de trois thèses distinctes :

(RO) Une thèse réaliste *ontologique* : il y a des faits moraux.

(RS) Une thèse réaliste *sémantique* : nos jugements moraux sont vrais ou faux selon qu'ils correspondent ou non aux faits moraux.

(RE) Une thèse réaliste *épistémique* : nous sommes capables de savoir quels jugements moraux sont vrais.

Pour cet auteur, le réalisme consiste en l'affirmation de ces trois thèses et le non-cognitivism en leur négation. Il nous semble qu'une présentation plus fine de son réalisme (en trois thèses distinctes) a le mérite de faire émerger clairement une prémisse cachée de son raisonnement, à savoir : *la théorie de la correspondance de la vérité* (i.e. une proposition est vraie ssi ce qu'elle dit correspond aux faits). En effet, (RS) n'est rien d'autre qu'une spécification de cette théorie pour les jugements moraux.

McNaughton nous laisse penser que si nous n'achetons pas ces trois thèses en bloc, nous serons poliment priés de quitter le magasin. En fait, le regroupement de ces thèses pose problème, et cela pour deux raisons. *Primo*, nul n'est tenu de souscrire à la théorie de la correspondance de la vérité. On peut penser, entre autres, que la vérité dépend de la cohérence interne de notre système de croyances. On peut alors affirmer (RE) et nier (RO) sans se contredire ; on peut parler de vérité en morale sans souscrire à l'existence de faits moraux. *Secundo*, quand bien même on admet la théorie de la vérité comme correspondance pour les jugements moraux (i.e. on affirme (RS)), la logique ne nous contraint qu'à deux choses. Nier (RO) nous contraint à nier (RE) et affirmer (RE) nous contraint à affirmer (RO). On peut donc affirmer (RO) et nier (RE) sans se contredire ; il y des faits moraux, ils rendent nos jugements moraux vrais, mais on ne peut pas savoir lesquels de nos jugements moraux sont vrais. (Par exemple parce que nos sens ne sont pas adaptés à la perception des faits moraux.) C'est une position curieuse mais cohérente et elle ne peut donc être simplement ignorée.

Ce rapide survol de deux grandes catégories de théories métaéthiques et le détail des principales thèses qui les séparent nous permettront de mobiliser certaines notions par la suite. Nous procéderons à la présentation et à l'évaluation d'un argument important en faveur du non-cognitivism et de sa critique réaliste. Cet argument fait intervenir deux éléments théoriques que nous allons présenter brièvement.

LA THÉORIE HUMIENNE DE L'EXPLICATION DES ACTIONS

L'entreprise d'une action par un agent nécessite que cet agent ait à la fois le désir de l'entreprendre et certaines croyances fournissant les informations dont il a besoin pour mener à bien son action. Ainsi, si je sors de chez moi pour acheter le journal c'est que je désire l'acheter et que j'ai la croyance que dans la rue se trouve un point de vente de mon

quotidien préféré. Les désirs et les croyances sont des types d'états mentaux distincts et exclusifs l'un de l'autre. Ils se distinguent surtout par des caractéristiques importantes pour la suite de l'argument. Comme le souligne McNaughton (*ibid.* : 21), une croyance est un état cognitif – “une représentation du monde tel qu'on pense qu'il est” – alors qu'un désir est un état non-cognitif – “pas un état passif qui reflète le monde mais un état actif qui amène son possesseur à tenter de le changer”.

INTERNALISME ET EXTERNALISME

L'*internalisme* est la théorie qui dit “qu'une conviction morale, couplée à des croyances appropriées, est suffisante pour fournir à l'agent une raison d'agir, et donc de le motiver à agir” (*ibid.* : 22). On trouve d'autres formulations similaires dans la littérature ; d'après Alexander Miller, l'internalisme “affirme qu'il y a une connexion interne et nécessaire entre émettre sincèrement un jugement moral et être motivé à agir de la manière prescrite par ce jugement” (2003:7). En somme, les convictions morales, dont on peut deviner l'existence par l'émission sincère d'un jugement moral, ont une force motivationnelle suffisante pour pousser l'agent à agir en accord avec elles.

L'*externalisme* est la négation de l'internalisme ; les convictions morales n'ont pas une force motivationnelle suffisante pour pousser l'agent à agir en accord avec elles. Dans les termes de Miller, on peut dire qu'il n'y a pas de lien interne et nécessaire chez l'agent entre l'émission sincère d'un jugement et l'action. Dans le cadre de l'externalisme, l'action morale s'expliquera donc nécessairement par l'intervention de quelque chose de plus que la conviction morale couplée à des croyances. On verra plus loin que le caractère contre intuitif de cette position sera invoqué par les non-cognitivistes.

L'ARGUMENT NON-COGNITIVISTE

L'enjeu plus spécifique va maintenant tourner autour d'un thème important de la psychologie morale, à savoir l'explication de la motivation morale. On va tenter d'évaluer laquelle de nos théories métaéthiques fournit la meilleure explication de cette motivation. Les non-cognitivistes ont fait un cheval de bataille de leur facilité à fournir cette explication et il est donc naturel que les réalistes s'attèlent à démontrer le contraire. La manière la plus claire de présenter ce qui constitue la base des arguments qui vont être discutés est sous la forme d'une triade inconsistante de propositions. C'est ainsi qu'on la trouve chez McNaughton (*ibid.* : 23). David Brink en donne une version plus subtile en quatre propositions (1997 : 6). Une présentation plus simple suffira à nos besoins. On en donne notre reformulation ci-dessous.

- (H)** Si un agent entreprend une action, alors il a une croyance et un désir. (Théorie humienne de l'explication de l'action)
- (I)** Une opinion morale couplée à certaines croyances de l'agent est suffisante pour motiver l'agent à agir. (Internalisme)
- (C)** Les opinions morales sont seulement des croyances. (Cognitivisme)

L'affirmation de ces trois thèses implique une contradiction.¹ On a qualifié la troisième proposition de "Cognitivisme". Comme c'est la proposition qui sera victime de l'argument non-cognitivist, une remarque de clarification est ici nécessaire. Dans les termes de la présentation introductive du réalisme qu'on a proposé, (C) consiste plus précisément en (RS). En effet dire des opinions morales que ce sont des croyances revient à parler de leur sémantique, et plus précisément, à dire qu'elles sont *capables de vérité ou de fausseté*. (C) implique donc une sémantique des opinions morales ; dans notre cas, la sémantique en termes de vérité-correspondance (RS) pour laquelle les vérificateurs des croyances morales sont les faits moraux. Les croyances morales sont vraies ou fausses selon qu'elles correspondent ou non aux faits moraux. Certes, ce qu'on entend communément par "cognitivisme" est plus que (RS), c'est aussi (RO) et surtout (RE). Nous insistons néanmoins sur le fait que la prémisse cognitivist de notre trilemme ne dit rien sur l'ontologie des faits moraux (i.e. ne dit pas s'il y a des faits moraux sur lesquels portent les croyances) ni sur l'épistémologie de la connaissance morale (i.e. ne dit pas si on peut savoir quelles croyances sont vraies). (C) n'implique donc ni (RO) ni (RE). A titre d'illustration d'une théorie cohérente qui souscrit à (C) en rejetant (RO), on peut penser à la théorie de l'erreur de John Mackie (1977) ; les opinions morales sont des croyances, or elles ne portent sur aucun fait moral (parce qu'il n'y en a pas), donc les gens se trompent systématiquement en matière de morale.

En s'attaquant à (C), c'est donc une thèse spécifique du réalisme moral que l'argument non-cognitivist réfute, à savoir : les opinions morales, en tant que croyances, sont capables de vérité ou de fausseté. Il est important de voir que cet argument ne menace pas le réalisme moral dans son entier. Il laisse toute sa place à la possibilité d'un réalisme épistémique non fondé sur une conception des opinions morales comme croyances.

Mais venons-en à présent à l'argument. On voit pourquoi il serait inconsistant de soutenir l'ensemble de ces trois propositions. La cohérence nous impose donc d'en nier une. L'argument non-cognitivist consiste à invoquer la plausibilité intuitive de (I) et de (H) pour rejeter (C).

1 On en donne la preuve formelle ci-dessous :

- | | |
|--|--------------------------------------|
| 1. $A \rightarrow C \& D$ | prémisse |
| 2. $O \rightarrow A$ | prémisse |
| 3. $(O \rightarrow C) \& \neg(O \rightarrow D)$ | prémisse |
| 4. O | supposition |
| 5. A | [2,4] modus ponens |
| 6. $C \& D$ | [1,5] modus ponens |
| 7. D | [6] élimination de la conjonction |
| 8. $O \rightarrow D$ | [4,7] preuve conditionnelle |
| 9. $\neg(O \rightarrow D)$ | [3] élimination de la conjonction |
| 10. $(O \rightarrow D) \& \neg(O \rightarrow D)$ | [8,9] introduction de la conjonction |

(I) Une opinion morale couplée à certaines croyances de l'agent est suffisante pour motiver l'agent à agir.

(H) Or, si un agent entreprend une action, alors il a une croyance et un désir.

(Les désirs et les croyances étant exclusifs l'un de l'autre, le désir ne peut se trouver dans les croyances de l'agent et se trouve nécessairement dans son opinion morale.)

(-C) Donc, les opinions morales ne sont pas seulement des croyances. (Elles sont au moins en partie des désirs.)

Comme le relève McNaughton (*Ibid.*), les non-cognitivistes ne manqueront pas de noter qu'une conception des opinions morales comme étant (en partie) des désirs s'accorde bien avec la conception des opinions morales comme sentiments ou émotions. En effet, contrairement aux croyances, diraient-ils, les sentiments et les émotions sont des états mentaux complexes dont on n'a aucun mal à s'imaginer qu'ils puissent contenir une part de désir. Aimer quelqu'un, par exemple, c'est bien souvent désirer être en sa compagnie.

De la manière dont il est posé, le problème offre aux réalistes moraux deux issues possibles. Ces derniers ne manqueront sûrement pas de tirer parti du luxe qui leur est offert. Ils peuvent nier soit (I), soit (H). Ceux qui nient (I) doivent souscrire à un réalisme externaliste alors que ceux qui nient (H) doivent souscrire à un réalisme internaliste. On présentera donc successivement ces deux réponses.

LA RÉPONSE RÉALISTE EXTERNALISTE

Elle s'appuie sur l'argument suivant.

(H) Si un agent entreprend une action, alors il a une croyance et un désir.

(-I) Or, une opinion morale couplée à certaines croyances de l'agent n'est pas suffisante pour motiver l'agent à agir.

(Donc, l'opinion morale de l'agent ne peut pas être un désir.)

(C) Donc, les opinions morales sont seulement des croyances.

(-I) est la prémisse externaliste de l'argument. Cette dernière est habituellement défendue par l'invocation de deux traits de caractère bien connus des philosophes, l'amoralisme et la méchanceté (*ibid.* : 134). L'internalisme affirme qu'une opinion morale est suffisante pour pousser l'agent à agir. Or, l'amoral est celui qui malgré qu'il ait des opinions morales, ne leur donne aucun poids dans ses délibérations. Il reconnaît les exigences de la morale mais y demeure indifférent : "Oui, je sais que ce que je fais est mal, et alors?". Très nombreux sont ceux qui parmi nous ont déjà entendu l'appel corrupteur de l'intérêt personnel alors qu'ils réfléchissaient à enfreindre une exigence morale de moindre

importance. Tout aussi nombreux sont ceux qui ont cédé. Il semble que ce constat soit une menace mineure pour l'internalisme. L'amoral, cependant, peut faire fi des exigences morales même les plus fortes. C'est la possibilité d'une telle personne qui est donc soumise à débat. On ne pourra malheureusement s'arrêter là car le méchant viendra lui aussi prêter main forte aux externalistes. Lui est peut être même pire que son ami l'amoral. Il nous dit : "Oui, je sais que ce que je fais est mal. C'est pour ça que je le fais, pardi !" La thèse internaliste dit qu'une opinion morale est suffisante pour pousser l'agent à agir dans son sens – ce qui était jusque là assez évident pour qu'on ait parfois omis de le préciser. L'exemple du méchant nous montre qu'une opinion morale peut pousser l'agent à agir dans le sens contraire de ce qu'elle requiert.

Brink défend un réalisme externaliste (1997 : 7). Il nous dit que "sa version affirme que la connexion entre les jugements moraux et l'action peut tomber : les gens ne doivent pas forcément agir selon leurs jugements moraux ; bien que les jugements moraux motivent nécessairement, cette motivation peut être outrepassée par d'autres motivations". En somme, les opinions morales sont intrinsèquement motivantes pour l'agent mais ce dernier est susceptible de ne pas agir en accord avec elles toutes choses considérées. Cette clarification réaliste présente l'intérêt de préserver le lien que l'on voit intuitivement entre avoir une opinion morale et faire l'action appropriée tout en montrant pourquoi ce n'est pas un lien nécessaire.

LA RÉPONSE RÉALISTE INTERNALISTE

Elle s'appuie sur l'argument suivant.

(I) Une opinion morale couplée à certaines croyances de l'agent est suffisante pour motiver l'agent à agir.

(-H) Or, un agent peut entreprendre une action alors qu'il n'a pas une croyance et un désir.

(L'agent n'a qu'une croyance.)

(C) Donc, les opinions morales sont seulement des croyances.

La prémisse (-H) suppose que les croyances sont motivationnelles. Pour fournir une explication de l'action, nous disent les réalistes internalistes, on n'a pas besoin de recourir à un élément non-cognitif comme le désir. Les croyances, en tant qu'éléments purement cognitifs, sont à elles seules suffisantes pour que l'agent entreprenne une action. La défense du caractère motivationnel des croyances par McNaughton (*ibid.* : 107) s'appuie sur une notion importante : *la direction d'ajustement au monde*. L'idée communément admise est que les croyances et les désirs ont différentes directions d'ajustement au monde. En effet, une croyance qui ne s'accorde pas au monde est fautive et doit être révisée. C'est donc la croyance qui doit s'ajuster au monde. *A contrario*, si le monde ne correspond pas au contenu d'un désir, ce n'est pas au désir de s'ajuster. Un désir donne à l'agent la motivation de changer le monde

pour qu'il s'accorde avec son contenu. C'est donc le monde qui doit s'ajuster au désir. La distinction ainsi posée entre croyances et désirs joue en faveur de la théorie humienne de l'explication de l'action et donc des non-cognitivistes et des réalistes externalistes. En effet, les directions d'ajustement au monde sont perçues comme exclusives l'une de l'autre ; un même état mental ne peut supposément pas devoir s'ajuster au monde et devoir le transformer.

C'est pourtant ce que McNaughton va nier en affirmant que certains états mentaux cognitifs peuvent avoir les deux directions d'ajustement (*ibid.* : 109). Toutes les croyances ne sont pas motivationnelles, nous dit-il, seules certaines le sont. Pour ce qui est des croyances non-motivationnelles, le réaliste internaliste reconnaît – et en cela s'accorde avec la conception non-cognitivistique des croyances – qu'elles n'ont qu'une seule direction d'ajustement au monde : c'est elles qui doivent s'y ajuster. Mais d'après le réaliste internaliste, avoir conscience d'une exigence morale, c'est concevoir la situation comme demandant une réponse, une réponse qui appelle l'ajustement du monde à l'exigence morale. Les croyances morales feraient partie de ce second type de croyances.

EVALUATION DE LA RÉPONSE RÉALISTE EXTERNALISTE

Un argument non-cognitivistique consiste à dire que l'amoraliste et le méchant sont des impossibilités conceptuelles. Il est de la signification même du terme "bien" qu'il recommande ce qu'il prédique, que le locuteur qui l'emploie est disposé à agir conformément à l'action qu'il qualifie de "bonne". De la même manière, "mal" sert à condamner ce qu'il prédique. Dès lors, on doit déduire que l'amoral, qui n'agit pas selon ce qu'il dit être bien, et le méchant, qui agit dans le sens contraire, ne comprennent pas la signification des termes qu'ils utilisent. Il paraît plus évident de penser que ces personnages comprennent la signification des termes moraux mais qu'ils en font un usage "entre guillemets", purement descriptif, comme cela a été défendu par Richard Hare (1997 : 60). Dans la proposition "Oui, je sais que ce que je fais est mal. C'est pour ça que je le fais.", "mal" signifierais alors "ce que la plupart des gens considère être mal". Ainsi, le méchant nous dit simplement que ce qu'il fait et qu'il recommande – son bien – est contraire à ce que fait la majorité.

Il peut cependant paraître douteux de faire du problème de l'existence de l'amoral et du méchant un problème de signification. Et les réalistes externalistes ont précisément tenté de montrer que l'inexistence de nos deux amis n'était pas une vérité analytique. Du fait qu'ils pensent que l'opinion morale et la motivation à agir sont deux choses distinctes, ils n'ont en effet aucun mal à les concevoir. Certes, l'opinion morale peut fournir une motivation à l'agent mais elle n'est que partielle ; il lui faudra également un désir d'agir conformément à cette dernière. Cette conception rend bien compte de la possibilité d'amoraux et de méchants en tous genres et en cela s'attire les faveurs du sens commun. Car lui non plus n'a aucun mal à se figurer ces personnages sur le tableau moral.

La possibilité de l'amoralisme ne semble cependant pas être un argument décisif contre l'internalisme pour la raison suivante, avancée

par McNaughton (*ibid.* : 139). L'internalisme affirme une connexion nécessaire entre l'opinion morale et l'action. Mais il n'exclut pas la possibilité d'un rejet total de la morale. L'amoralisme compris de cette manière n'a aucun problème à s'accorder à l'internalisme. McNaughton réfute néanmoins cet argument en disant qu'il n'est pas possible de rejeter complètement la morale. Le rejet de certaines valeurs morales s'appuie probablement toujours sur la mobilisation d'autres valeurs morales. On peut se demander si la possibilité d'une personne dont tous les guides d'action sont des valeurs non morales est vraiment si difficile à imaginer. Que dire de l'amoraliste moniste, qui tiendrait compte, par exemple, de la seule valeur de la prudence ?

On peut faire ici une remarque sur l'externalisme de Brink présenté plus haut. Dire que les opinions morales constituent en elles-mêmes une motivation pour l'agent mais que ce dernier est susceptible de ne pas agir en accord avec elles toutes choses considérées, c'est adopter un internalisme affaibli. Pour Brink c'est déjà un externalisme, mais la dernière chose dont nous ayons besoin – en métaéthique peut être même plus qu'ailleurs – est une querelle terminologique. Il est intéressant de noter que cet internalisme affaibli suffit au compte rendu non-cognitivistique de la motivation morale. Il permet de rendre compte du lien entre opinions morales et motivation à agir tout en expliquant la possibilité de comportements amoraux ou méchants.

EVALUATION DE LA RÉPONSE RÉALISTE INTERNALISTE

La conception des croyances motivationnelles se heurte à deux difficultés (*ibid.* : 110). D'abord, et très simplement, elle doit pouvoir rendre compte de la distinction entre les éléments cognitifs et non-cognitifs (e.g. désirs, sentiments, émotions) qui interviennent dans l'expérience morale de l'agent. Ensuite, expliquer pourquoi une opinion morale est une croyance alors qu'elle possède les deux directions d'ajustement – le non-cognitivistique pouvant à juste titre souligner qu'elles pourraient tout autant être des désirs. A la première, McNaughton répond que les croyances motivationnelles s'accordent mieux à notre expérience morale ordinaire. Lorsqu'on assiste à une situation moralement choquante, nous réagissons, d'un seul et même coup, en pensant que c'est mal et en désirant intervenir pour y mettre un terme. Pour le réaliste internaliste, s'il est difficile de séparer totalement les deux réactions, c'est en fait qu'il s'agit d'une réaction unique. A la seconde, il répond que c'est une condition suffisante pour être une croyance que de devoir s'ajuster au monde. Un état mental ne perd pas son statut de croyance si, une fois cette condition remplie, le monde doit également s'ajuster à lui.

D'après le réaliste internaliste, la motivation morale s'expliquerait par des croyances. Le réalisme peut alors s'accommoder du portrait d'un agent qui serait au fait des exigences de la morale (qui aurait des croyances morales bien assises) qui ferait preuve de droiture morale et de vertu en toutes occasions mais qui malgré tout cela ne montrerait jamais la moindre émotion face à une situation. Mais cela n'est-il pas contre intuitif ? N'avons-nous pas l'impression qu'un agent doit se sentir concerné par les questions morales ? Il semble que l'expérience

morale revête inévitablement une dimension non cognitive.

On trouve chez Michael Smith (1987 : 56) un argument décisif contre la double direction d'ajustement qui selon McNaughton caractériserait les croyances motivationnelles.² La notion de direction d'ajustement dit qu'un état mental avec le contenu p est en relation de dépendance contre-factuelle avec la perception. Cette relation est de telle sorte que si la perception à la contenu $\neg p$ et que l'état mental est une croyance son contenu disparaît alors que si la perception est $\neg p$ et que l'état mental est un désir son contenu perdure. Un état mental avec le contenu p et qui possède les deux directions d'ajustement, couplé à une perception au contenu $\neg p$, doit à la fois disparaître et perdurer. Cette incohérence montre que les croyances motivationnelles ne sont tout simplement pas possibles.

RÉFÉRENCES

- BRINK, DAVID O. (1997). "Moral Motivation", *Ethics*, Vol. 108, pp. 4-32.
- HARE, RICHARD M. (1997). *Sorting Out Ethics*, Oxford University Press.
- JAUQUET, FRANÇOIS (2009). "Cognitivism, beurk! Non-cognitivism, hurrah!", *Swiss Philosophical Preprint Series #37*.
- MACKIE, JOHN L. (1977). *Ethics: Inventing Right and Wrong*, Penguin.
- MCNAUGHTON, DAVID (1988). *Moral Vision*, Blackwell.
- MILLER, ALEXANDER (2003). *An Introduction to Contemporary Metaethics*, Polity.
- SMITH, MICHAEL (1987). "The Humean Theory of Motivation", *Mind*, Vol. 96, pp. 36-61.

² C'est à la lecture du toujours stimulant François Jaquet (2009) qu'on a pris connaissance de cet argument en faveur de l'exclusivité directionnelle.